



HAL
open science

Étrusque et Ibère : branches d'un substrat méditerranéen commun ?

Coline Ruiz Darasse

► **To cite this version:**

Coline Ruiz Darasse. Étrusque et Ibère : branches d'un substrat méditerranéen commun?. *Res Antiquæ*, 2006, 3, pp.391-406. hal-01452944

HAL Id: hal-01452944

<https://hal.science/hal-01452944>

Submitted on 4 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



RES ANTIQUAE

Tome III – 2006

Éditions Safran

Res Antiquae

Tome III – 2006

Abréviation : *RANT*

© 2006 – Éditions Safran | Rue des Genévriers, 32 | B – 1020 Bruxelles, Belgique
editions@safran.be – www.safran.be/resantiquae

Éditeur responsable :
René Lebrun | Avenue des Hêtres Rouges, 65 | B – 1970 Wezembeek-Oppem

Toute reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit est illicite.

ISSN 1781-1317 | Logo de la revue créé par Jean-Michel Lartigaud
ISBN 2-87457-004-4 (Tome III, 2006) | D/2006/9835/27 | Imprimé en Belgique

*[© Cet extrait est protégé et ne peut être divulgué sans le consentement des Éditions Safran | www.safran.be
© This extract may not be disclosed without the consent of Safran Publishers | www.safranpublishers.com]*

Table des matières

Pars prima **Studia Antiqua**

- 3 Les génies armés, gardiens de la porte du pylône du temple d'Horus à Edfou
Sydney H. AUFRÈRE
- 57 Anatolian Archaisms and the Origin of Indo-European Roots
Jacqueline BOLEY
- 69 Phonétique et morphologie de la langue lydienne (R. Gérard)
Roberto GUSMANI
- 73 L'Asie mineure et ses langues
Wolfgang JENNIGES
- 99 La maison de Mopsos en Cilicie et en Pamphylie à l'époque du Fer (XII^e-VI^e s. av. J.-C.)
André LEMAIRE
- 109 Sull'apparato logistico-amministrativo della flotta micenea
Enrico SCAFA
- 125 Statues royales nabatéennes
Christian-Georges SCHWENTZEL
- 139 Où est mort le grand Pompée, l'adversaire malheureux de Jules César ?
Claude VANDERSLEYEN
- 151 Alcune iconografie monetali della Lycia del v secolo a.C. e Kuprilli : espressione d'imperio o realismo politico (?)
Novella Maria VISMARA

Pars secunda

La montagne dans l'antiquité syro-anatolienne

- 165 Quelques réflexions sur la montagne comme lieu de culte des Hittites
Anne BIRCHLER
- 179 La montagne d'après les données textuelles d'Ougarit
Étienne BORDREUIL
- 193 La divinité du mont Argée
Olivier CASABONNE
- 201 Par monts et par vaux infernaux : la topographie des enfers dans le monde grec
Catherine COUSIN
- 209 L'homme-montagne ou l'itinéraire d'un motif iconographique
Virginie DANREY
- 219 Les montagnes dans l'historiographie et la géographie hittites
Jacques FREU
- 245 Le(s) nom(s) de la montagne en louvite
Raphaël GÉRARD
- 253 La montagne dans le monde hittite
René LEBRUN
- 261 Quand la Montagne se rend à la ville
Michel MAZOYER
- 271 Casius, le mont sacré de la Méditerranée orientale
Alexandre PORTNOFF
- 291 Les cultes de montagnes dans le monde louvite
Éric RAIMOND

Pars tertia

Langue étrusque et langues italiques

- 301 Les gloses étrusques
Dominique BRIQUEL
- 319 Problèmes falisques
Emmanuel DUPRAZ
- 337 Langue et religion : le cas étrusque
Marie-Laurence HAACK
- 351 Le déchiffrement de l'étrusque
Histoire, problèmes et perspectives
Isabelle KLOCK-FONTANILLE
- 369 La langue étrusque : connexions anatoliennes ?
René LEBRUN
- 375 Éléments d'onomastique hourrito-louvite et la légende étrusque de
Tagès
Alexandre PORTNOFF
- 391 Étrusque et ibère : branches d'un substrat méditerranéen commun ?
Coline RUIZ DARASSE

Pars tertia

Langue étrusque et langues italiques

*Actes de la Journée Langues rares
organisée par l'École des langues et civilisations de l'Orient ancien
(ELCOA) et le Centre d'études syro-anatoliennes (CESA),
Institut catholique de Paris, 18 novembre 2005*

Étrusque et ibère : branches d'un substrat méditerranéen commun ?

Coline RUIZ DARASSE

EPHE IV Section (Sciences historiques et philologiques)

We consider here two non-Indoeuropean languages in the Western part of the Mediterranean sea. As they were in cultural contact, we try to find some clues of a common linguistic substract. Comparing both of them on some points, we may say that the evidence is too thin to assert a common origin, and that we must discard any relationship between them.

L'objet de cette communication est d'interroger deux langues non indoeuropéennes du bassin de la Méditerranée. En les comparant sur certains points, il s'agit de (re)poser l'ancienne hypothèse d'un substrat méditerranéen commun dans la partie occidentale du monde antique. La problématique autour de laquelle s'organisera mon propos sera la suivante : peut-on parler d'un substrat méditerranéen commun pour l'étrusque et l'ibère, dans la mesure où on les considère toutes deux comme des langues autochtones ?

1. Pourquoi chercher à rapprocher ces deux langues ?

L'étrusque et l'ibère ont pour point commun d'être deux langues non indoeuropéennes du bassin méditerranéen présentant l'une comme l'autre une épigraphie vaste et assez variée. Ces écritures sont déchiffrées mais les langues ne sont pas encore comprises dans leur ensemble. Tout comme pour l'étrusque, qui est cependant bien mieux connu, l'ibère présente un système de langue évolué, sans que l'on puisse connaître ni l'origine ni la famille linguistique à laquelle chacun appartient¹.

La lecture d'un texte étrusque ne pose pas de problème en elle-même car les lettres employées sont empruntées à celles de l'alphabet grec. Les études

1. J. DE HOZ, « Hacia un tipología del ibérico », dans *Actas del VIII Coloquio : Religión, una lengua y cultura prerromana de Hispania (Salamanca 1999)*, Salamanca, 2001, p. 335-362.

sur les Étrusques sont déjà anciennes de quelque deux siècles. Au cours du XX^e siècle, les recherches se sont densifiées et multipliées pour arriver à une connaissance assez solide de cette langue, même si de grands pans du lexique ne peuvent pas être expliqués, surtout pour les textes les plus longs.

Riche de quelque deux mille inscriptions, dont mille sept-cent cinquante sont en langue ibère proprement dite (quel que soit le système d'écriture utilisé), l'épigraphie ibérique est, après l'étrusque, la plus riche des langues périphériques du monde classique².

Son système d'écriture a pu être déchiffré au début des années 1920 par Don Manuel Gomez Moreno. Il existe trois syllabaires distincts, dont deux ont servi pour noter la même langue :

- le syllabaire du Nord-Est : c'est le plus courant ;
- celui nommé « méridional », situé dans le Sud du Pays Valencien ;
- le troisième enfin, dit « du Sud-Ouest » est très peu représenté. Citons seulement la célèbre pierre d'Espanca (*MLH*, J.25.1³). Ces inscriptions sont à considérer à part.

Il faut mentionner enfin une particularité de quelques villes du littoral valencien qui ont utilisé un alphabet gréco-ibère⁴.

La question des origines des Étrusques a soulevé de très nombreuses polémiques et hypothèses. Celle de l'origine orientale des Étrusques est surtout défendue par les linguistes mais aussi par des archéologues⁵. D'autres théories existent, que nous mentionnerons plus loin. Sans m'avancer dans ces débats, je voudrais simplement rappeler quelques données concernant nos deux langues à époque historique.

Les premiers vestiges de l'épigraphie étrusque apparaissent dès le VII^e av.n.è. ; les premiers témoignages d'écriture ibère autour du V^e. Chronologiquement, ces deux systèmes d'écriture se sont côtoyés, parfois même sur le même site : on pense par exemple à Lattara (Lattes, Hérault), où l'on trouve de nombreux graffiti sur des amphores étrusques⁶ ou Pech-Maho (Sigean, Aude)⁷

2. J. DE HOZ, « Sobre algunos problemas del estudio de las lenguas palaeohispánicas », *Palaeohispanica*, 1, 2001, p. 113-149, notamment p. 128.

3. Les références des inscriptions ibères renvoient aux corpus de J. UNTERMANN, *Monumenta Linguarum Hispanicarum (MLH)*. Les lettres majuscules correspondent à des régions de la péninsule Ibérique : ici, J pour le sud du Portugal. Voir les références dans la bibliographie sélective présentée en fin d'article.

4. Sur des sites comme La Serreta de Alcoy (*MLH*, G.1), El Cigarralejo (Mula) (G.13), Campello (Alicante) (G.9).

5. L.B. VAN DER MEER, « Etruscan Origins : Language and Archaeology », *BABesch*, 79, 2004, p. 51-57.

6. Voir M. PY, A.M. ADROHER AUROUX et C. SANCHEZ (éd.), *Dicocer [2] : Corpus des céramiques de l'Âge du Fer de Lattes (fouilles 1963-1999)*, Lattes, 2001.

7. Regio XXXI (Gallia Narbonensis), Na 0.1, selon la nomenclature de H. RIX, *Etruskische Texte, II : Texte, Editio Minor*, Tübingen, 1991.

(voir fig. 1). L'idée de rapprocher l'étrusque de l'ibère est venue de ce dernier site où, on le sait, un plomb avec une transaction commerciale met en relation, dans un texte en grec et en étrusque, des témoins ibères et étrusques ainsi qu'un grec⁸.

Par ailleurs, le périple de Scylax, un texte qui date du IV^e siècle av.n.è, nous fournit l'information suivante :

1.3. ΛΙΓΥΕΣ ΚΑΙ ΙΒΗΡΕΣ. Ἀπὸ δὲ Ἰβήρων ἔχονται Λίγυες καὶ Ἰβήρες μιγάδες μέχρι ποταμοῦ Ῥοδανοῦ. | 1.4. ΛΙΓΥΕΣ. Ἀπὸ Ῥοδανοῦ ποταμοῦ ἔχονται Λίγυες μέχρι Ἀντίου. | 1.5. ΤΥΡΡΗΝΟΙ. Ἀπὸ δὲ Ἀντίου Τυρρηνοὶ ἔθνος μέχρι Ῥώμης πόλεως⁹.

C'est ce qui a été schématiquement représenté sur la figure 1.

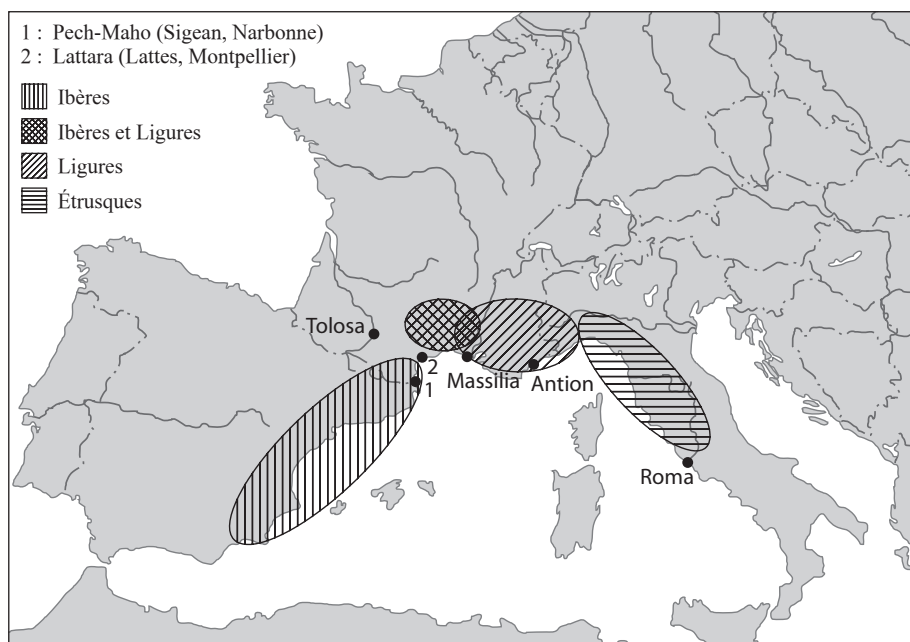


Figure 1. La Méditerranée entre Étrusques et Ibères

Il semble donc bien qu'il y ait eu une continuité géographique entre les Étrusques et les Ibères.

Des Ligures, on ne sait pratiquement rien, si ce n'est par défaut : ils ne peuvent être rattachés au domaine du lépontique, malgré une localisation géographiquement proche ; on ne dispose ni de texte ni d'onomastique

8. *MLH* II, B.7.35.

9. Pseudo Scyllax, *Periple*, 1, 3-5 : (3) Après les Ibères habitent les Ligures et les Ibères mélangés jusqu'au Rhône (...); (4) Au-delà du Rhône, jusqu'à Antion, habitent les Ligures (...); (5) depuis Antion jusqu'à Rome, habite le peuple tyrrhène.

spécifiques¹⁰. Cependant, la situation linguistique tout autant qu'archéologique reste confuse dans ces zones du littoral méditerranéen¹¹. Ce peuple fantômatique a souvent été invoqué autrefois pour résoudre les diverses théories concernant les peuples autochtones des côtes méditerranéennes¹². Mais, ces théories furent surtout développées avant le déchiffrement de l'ibère : en quoi la connaissance actuelle de la langue ibère peut-elle nous fournir un nouvel éclairage sur ces points ?

La continuité de peuplement signalée à l'époque historique ainsi que les contacts qui ont pu en naître soulèvent cette autre question : si les Étrusques comme les Ibères n'ont pas parlé une langue indo-européenne et s'ils se sont côtoyés, notamment dans les zones indiquées sur la carte, peut-on penser qu'il y ait eu, à une époque très reculée, une forme de substrat préindo-européen commun à ces deux langues ?

Par substrat, on entend ici toute langue parlée à laquelle, dans une région déterminée, une autre langue s'est substituée pour diverses raisons, quand on considère l'influence que la langue antérieure a pu avoir sur la langue qui lui a succédé¹³. Dans notre cas, en théorie, l'étrusque comme l'ibère seraient des éléments évolués d'un même substrat commun dit méditerranéen. Les influences seraient des traces de l'étrusque et de l'ibère sur le latin ou les langues celtes qui leur ont succédé, ce qui est particulièrement difficile à définir pour l'ibère.

Si la compréhension exacte des textes tant ibères qu'étrusques reste bien entendu la visée d'une étude linguistique, il n'en reste pas moins qu'une approche minutieuse et précise des textes permet de livrer un autre type d'informations, qui nous éclaireront notamment sur les possibles origines communes de ces langues. L'idée serait de trouver une langue mère ou une unité mythique de toute l'aire méditerranéenne occidentale : mais ici, il s'agit plus raisonnablement d'interroger deux langues encore problématiques pour peut-être trouver des constantes dans ces systèmes encore difficilement compréhensibles.

C'est pourquoi je propose de comparer quelques éléments de ces deux langues.

-
10. Pour la bibliographie récente sur les Ligures voir G. NEUMANN, article « Ligurisch », dans *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, Berlin-New York, 2001, vol. 18, p. 400.
 11. P. BOISSINOT, « Sur la plage emmêlés : Celtes, Ligures, Grecs et Ibères dans la confrontation des textes et de l'archéologie », *Mélanges de la Casa de Velázquez, Nouvelle Série* 35 (2), 2005, p. 13-43.
 12. Théories développées notamment par Henri D'Arbois de Jubainville. Sur ce point voir l'article de B. MEES, « Stratum and Shadow. A Genealogy of Stratigraphy Theories from the Indo-European West », dans H. ANDERSEN (éd.), *Language Contacts in Prehistory. Studies in Stratigraphy*, Amsterdam, 2003, p. 11-45.
 13. Article « substrat », dans J. DUBOIS et al. (éd.), *Dictionnaire de Linguistique*, Paris, 1994, p. 455.

2. Comparaison entre étrusque et ibère

Je présenterai tout d'abord des points de phonétique et de déclinaisons, puis quelques remarques sur le système verbal et enfin sur le lexique.

a. Phonétique

Alberto Quintanilla a étudié la phonologie ibère¹⁴. Il note une indistinction entre les sourdes et les sonores. La labiale sonore [b] par exemple n'est pas attestée ; l'occlusive dentale sonore [d] n'est que rarement documentée, surtout à l'initiale. Il n'existe pas de groupe consonantique à l'initiale en ibère.

Ex 1 : le nom propre]ildirtige[(G 9.1, Campello) est formé par deux éléments bien attestés par ailleurs : *ilTiṛ* et *TiCeṛ*, cf (Pech-Maho B 7.35.10) *ilTiṛTiCeṛ*. Ce graffiti de Campello est écrit en alphabet gréco-ibère et permet de voir la double réalisation des syllabogrammes *Ti* et *Ce*¹⁵.

De même, H. Rix note que le mode d'articulation des occlusives ne se distingue pas en étrusque¹⁶.

Ex 2 : D. Briquel, pour illustrer cette indistinction, propose le nom *Agamemnon* « étrusquisé » en *Acamemnun* et celui de *Diomède* en *Tiumite*¹⁷.

Ces deux éléments vont bien dans le sens de phénomènes communs aux deux langues.

b. Déclinaison

Les phénomènes de déclinaison en ibère sont mal connus. Par rapprochement avec le basque, autre langue non indo-européenne à laquelle l'ibère est souvent rattaché¹⁸, on pense que cette langue est casuelle, et, peut-être, de type agglutinant¹⁹.

La grande majorité des inscriptions connues sont des marques de propriétés, des pierres tombales et des stèles ainsi que des monnaies. Les sources que nous possédons sont donc, logiquement, des termes soit au nominatif, soit au génitif.

14. A. QUINTANILLA, *Estudios de fonología ibérica*, Vitoria, 1998.

15. Le semi-syllabaire ibère est transcrit de la façon suivante : les majuscules indiquent le début des syllabogrammes, les autres lettres sont transcrites en minuscules.

16. H. RIX, « Schrift und Sprache », dans M. CRISTOFANI (éd.), *Die Etrusker*, Stuttgart-Zürich, 1985, p. 210-238 ; pour les sourdes et les sonores, p. 219-220.

17. D. BRIQUEL, *Les Étrusques, le peuple de la différence*, Paris, 1993, p. 31.

18. J. GORROCHATEGUI et J.A. LAKARRA, « Comparación lingüística, filología y reconstrucción del protovasco », dans *Actas del VIII Coloquio : Religión, lengua y cultura prerromana de Hispania (Salamanca 1999)*, Salamanca, 2001, p. 407-438.

19. H. RIX, *op. cit.*, p. 222-223.

– Le nominatif

Les caractéristiques morphologiques permettant de dire si un nom étrusque est masculin, féminin ou neutre restent encore un sujet problématique²⁰. Il en va de même pour l'ibère. Toutefois, la *Turma Salluitana* (= *CIL* I, 709) recense un contingent de trente cavaliers ibères élevés au rang de citoyen romain pour avoir aidé Rome en 89 av.n.è. De ce fait, cette liste est une liste de noms d'hommes.

Cette inscription reste notre source majeure pour la connaissance de l'anthroponymie de la péninsule Ibérique. On y relève des nominatifs et des génitifs assurés par la présence d'un *f* latin qui signifie *filius*. Cet indice permet également de rappeler que les noms ont sans doute connu une transcription spécifique au latin voire une latinisation complète. Ces derniers ne présentent pas de terminaison caractéristique, tout comme en étrusque. Si l'on prend pour exemple les premiers éléments du contingent des *Segienses*, on lit :

Ex 3 : *sosinaden* ; *sosimilius* ; *urgidar* ; *gurtarno* ; *elandus* ; *agirnes* ; *nalbeaden* ; *arranes* ; *umargibas*.

Aucun de ces noms ne présente de caractéristique nette pour en déterminer le genre, ni de morphème spécifique pour le singulier. On objectera qu'il pourrait s'agir de noms appartenant à des déclinaisons distinctes.

Pour l'étrusque, rappelons simplement l'exemple de flexion pour le nom de la ville²¹ :

Ex 4 :

nominatif-accusatif	<i>*spura</i>
génitif	<i>spural</i>
locatif	<i>spure (ri, θi)</i>

– Le génitif

Pour ce qui est de l'étrusque, on note la présence des mêmes suffixes casuels au singulier et au pluriel (G en *-s*, D en *-si*). Ce dernier est caractérisé par la présence d'un morphème caractéristique en *-r* qui précède le suffixe casuel. Il s'agit de phénomènes d'association de suffixes, comme ce peut être le cas dans les langues dites agglutinantes.

En ibère, on dispose, en particulier sur les monnaies, d'un suffixe complexe : **-skēn**. On le trouve sur les frappes monétaires, par exemple :

Ex 5 : *arsesken* (A.33), *iltirkesken* (A.19). L'adjonction du suffixe à des noms de villes est claire : *arse-sken* : Arse est le nom indigène de la ville

20. D.H. STEINBAUER, *Neues Handbuch des Etruskischen*, Sankt Katharinen, 1999, p. 183 à 185.

21. ID., p. 72.

romaine de *Saguntum* (Sagonte) ; *iltirkesken* : (*Iltirda*) *Ilerda* la capitale des Ilergètes (peut-être la Lérida actuelle).

Comme cet élément s'unit essentiellement à des noms de lieux, la théorie du vasco-ibériste allemand A. Schuchart, lui attribuait une fonction d'appartenance, à la manière d'un génitif pluriel à la fois de possession et d'origine. Dans un article récent²², J. De Hoz présente plus en détail les composantes de cet élément. Il s'agit d'une combinaison de trois éléments :

- es* qui indique l'origine ;
- ke* qui sert à former les ethniques ;
- en* qui semble indiquer l'appartenance.

Le même auteur explique qu'il peut y avoir une autre lecture de ce suffixe complexe : *-(e)sk-*, résultat d'une simplification phonétique ou graphique d'un *-e-eske-en*²³, où les deux suffixes précédents *-es* et *-ke* se sont soudés. Le second suffixe est attesté dans les textes en gréco-ibère, avec des variantes graphiques selon qu'il est transcrit avec une sourde ou une sonore.

L'ordre des suffixes dans une langue agglutinante connaît un enchaînement fixe, mais ces phénomènes sont encore mal connus pour l'ibère, en dehors de l'exemple suivant : J. De Hoz attribue au suffixe *-en* une valeur d'appartenance car il entre dans la composition de chaînes de suffixes fixes (type *-ar-en-Yi* ou *-ar-en* ou encore *-en-Yi-*) unies à des noms propres²⁴.

Ce dernier élément correspond à la remarque que M. Pallottino avait pu faire sur les combinaisons de génitifs entre eux en étrusque, allant même jusqu'à parler de « déclinaison de cas obliques », comme dans la forme *uni-al-ti* (dans le temple de Junon)²⁵. L'explication de cette forme n'est pas sûre²⁶, et les spécialistes reviennent sur les positions qui ont pu être proposées antérieurement²⁷.

D.H. Steinbauer explique dans son ouvrage que certaines formes de pluriel en étrusque sont clairement de type agglutinant, par exemple au génitif pluriel qui associe à un morphème pluriel un morphème de cas²⁸.

Ces remarques sur les formes de génitifs illustrent le caractère proche des langues agglutinantes de l'étrusque et de l'ibère²⁹.

22. J. DE HOZ, « El complejo sufijal -e(s)ken de la lengua ibérica », *Palaeohispanica*, 2, 2002, p. 159-168.

23. Avec contraction probable des *-ee-* consécutifs et perte de la voyelle finale d'un nom de lieu devant le *-e-* du suffixe quand cette dernière n'est pas *-e-*.

24. J. DE HOZ, *op. cit.*, p. 161.

25. M. PALLOTTINO, *La civilisation étrusque*, Paris, 1949, p. 237.

26. D.H. STEINBAUER, *op. cit.*, p. 491.

27. ID., p. 70-71 pour la présentation des cas de la flexion.

28. ID., p. 71-72.

29. Rappelons les termes de M. PALLOTTINO, *La langue étrusque : problèmes et perspectives*, Paris, 1978, p. 21 : « Il faut surtout signaler le régime spécial des suffixes qui, fondamentalement, ne peuvent être distingués en éléments de "formation" et éléments de "flexion", et

– Le morphème agentif

Dans un article récent³⁰, K. Wylin a démontré l'existence en étrusque d'un morphème exprimant l'agent : le suffixe *ś*, qu'il trouve dans des formes verbales :

Ex 7 : (Ta 1.182³¹) *atrśrce*³² ;

tout autant que dans des formes adjectives :

Ex 8 : (Ta 1.17) *neśrac*³³.

Ce suffixe que l'on trouve dans deux catégories grammaticales distinctes est particulièrement intéressant.

En effet, l'ibère connaît lui-aussi un morphème dont les spécialistes ont pu déterminer le caractère agentif. Il s'agit du morphème *-te*. Le cas le plus éloquent est l'inscription de la maison de Likine à Caminreal (K. 5. 3) :

Ex 9 : *liCineTe eCiar useCeTeCu*.

Le nom propre *Likine* est suffixé par ce *-te* et se trouve, on va le voir, au voisinage d'un verbe (*ekiar*). L'autre élément *-te* de l'inscription (*useCeTeCu*) ne relève pas de la même problématique : le terme semble plutôt être une indication de provenance (avec un suffixe en *-ku*) : « venant d'*Osicerda* » où le toponyme a subi des déformations dues à la transcription en syllabaire ibère.

Il faut le reconnaître : les deux morphèmes (*-ś* en étrusque et *-te* en ibère) ne sont formellement pas du tout identiques. Mais la pratique de l'agglutination semble analogue. L'hypothèse du caractère agglutinant proposée pour l'étrusque permet de penser qu'en ibère certains termes auxquels s'adjoint le *-te* peuvent également être des formes verbales.

c. Système verbal

Le verbe étrusque reste problématique malgré les avancées des dernières décennies. Beaucoup de formes tirées de racines verbales et ayant une

tendent à être des additions libres et des proliférations en un sens, par certains aspects, très semblable à celui des langues agglutinantes ».

30. K. WYLIN, « Un morfema agentivo etrusco », *AGI*, 89, 2004, p. 111-127.

31. Il s'agit de la nomenclature de H. RIX, *op. cit.*, voir note 3.

32. K. Wylin, le considère comme un verbe à cause du suffixe caractéristique du passé *-ce*. Sur ce suffixe, voir H. RIX, « Schrift und Sprache » dans M. CRISTOFANI (éd.), *Die Etrusker*, Stuttgart-Zürich, 1985, p. 233 et D.H. STEINBAUER, *op. cit.*, p. 102-103. En revanche, pour la forme présentée, D.H. STEINBAUER, *op. cit.*, p. 401, ne donne pas d'explication et tient la forme *atrś* pour nominale.

33. Pour D.H. STEINBAUER, *op. cit.*, p. 449 à l'article « *netśvis* », la morphologie de ce terme n'est pas claire.

signification verbale ont une structure et des terminaisons identiques à celles des noms³⁴.

Dans les conclusions de son ouvrage sur le verbe étrusque, Koen Wylin présente divers morphèmes qui expriment la diathèse, l'actualisation ou la durée dans les verbes étrusques.

Une présentation aussi précise est bien loin d'être possible en ibère. En réalité, on ne sait quasiment rien sur le verbe ibérique.

Le seul terme que les chercheurs ont pu assimiler à un verbe est *ekiar* qui équivaldrait à *fecit*. Selon J. Untermann ce terme est toutefois problématique³⁵ : la finale de ce verbe présumé est identique à celle d'un « cas nominatif » : *ekiar* rappelle, par exemple, parmi les *Segienses* de la *Turma Salluitana*, les noms *urgidar*, *luspanar*, et celui de *chadar* parmi les *Bagarensis*. Mais, une inscription d'Andelos (K.28.1) porte *ekien* : est-ce une forme de pluriel ? est-ce un substantif verbal ? On ne peut pas trancher à l'heure actuelle.

De plus, Jürgen Untermann propose de lire pour la face A du plomb d'El Solaig (F 7.1.A2) le syntagme *ekiartone* comme un dérivatif nominal à partir de la forme verbale *ekiar* : il le traduit comme « artisan »³⁶. Il est possible de voir le suffixe agentif *-te*, ici réduit à la forme *-t-*, servant à former des substantifs.

La question reste donc en suspens.

On connaît un seul autre élément verbal ibère. Sur les stèles funéraires, il est établi que le syntagme *aretake* correspond à la formule latine *hic situs est*³⁷.

Ex 10 : L'inscription bilingue de *Tarraco*, (C. 18. 5) associe au texte ibère, *aretake atinbelaur antalskar*, le nom d'une femme et sa profession, en latin, au nominatif.

Ici, l'hypothèse selon laquelle les formes verbales auraient les mêmes désinences que les nominatifs ne peut plus tenir.

Les données sont maigres pour ce qui est du verbe ibère. Elles sont plus fournies pour l'étrusque. Dans les deux cas, on a pu penser à un caractère peut-être nominal du verbe avec un phénomène d'agglutination de suffixes.

34. K. WYLIN, *Il verbo etrusco. Ricerca morfosintattica delle forme usate in funzione verbale*, Roma, 2000, p. 315.

35. J. UNTERMANN, « Die vorrömischen Sprachen der iberischen Halbinsel. Wege und Aporien bei ihrer Entzifferung », *Nordrhein-Westfälische Akademie der Wissenschaften, Vorträge G 375*, Wiesbaden, 2001, p. 5-33, particulièrement p. 22-24.

36. J. UNTERMANN, « Algunas novedades sobre la lengua de los plomos ibéricos », dans F. VILLAR, M. P. FERNANDEZ ALVAREZ, (éd.), *Actas del VIII Coloquio : Religión, lengua y cultura prerromana de Hispania (Salamanca 1999)*, Salamanca, 2001, p. 613-627.

37. ID., p. 25-26.

d. Lexique

Dans les conditions actuelles de la recherche, la majorité des inscriptions étrusques courtes est intelligible. Il s'agit, pour la plus grande part, d'inscriptions très brèves contenant uniquement ou presque exclusivement des noms propres. Il faut se contenter, la plupart du temps et dans le meilleur des cas, d'une description morphologique des inscriptions, et ne poser que des hypothèses sémantiques.

Cependant, la valeur syntaxique de certaines désinences (comme celle du génitif patronymique) et la comparaison entre elles d'épithètes de conjoints appartenant à la même tombe ont permis de prouver, pour l'étrusque, la valeur de certains mots qui reviennent très fréquemment, comme *clan* = fils, *sex* = fille.

M. Pallottino nous donne l'exemple d'une inscription simple à comprendre³⁸ :

Ex 11 : (Rix, Ta. 1.15 = CIE 5424)

partunus vel velthurus satlnalc ramθas clan avils XXII lupu.

(mot à mot : Vel Partunu de Velthur et (= -c) Ramtha Saltnei fils (=clan) années 28 est mort.

Traduction : Vel Partunu, fils de Velthur et de Ramtha Satlnei, mort à 28 ans).

Tout comme l'étrusque, les inscriptions ibères ne comportent, pour la plupart, que des indications de propriété. Et tout comme en étrusque, les spécialistes sont parvenus à déterminer la valeur de termes tels que :

- *aretake* : équivalence syntaxique entre *aretake* et *hic situs est*, mentionnée ci-dessus. Elle se trouve dans les formulaires funéraires. On le traduit ainsi en calquant le formulaire latin sur le texte ibère.
- *-ban* : ce suffixe, l'un des plus fréquents en ibère, possède au moins deux valeurs : l'une comme pronom ou adjectif démonstratif indiquant la proximité, l'autre comme élément de formation dans les anthroponymes.
- *eban/teban* : fils/fille (proposition de J. Velaza, où *teban* serait le féminin formé à l'aide d'un affixe *-t³⁹*). Cette proposition n'est pas suivie par J. Untermann⁴⁰.

Ex 12 : F.11.6 Sagonte : *aretake.sikeunin-eban.ne'reiltun*

et F.11.1 Sagonte : *are.take | aiunibaisear | teban.a*

- *mi* : ce suffixe est enclitique, mais il n'y a pas d'enclise lorsqu'on a des finales en sifflantes. Il correspond à un élément possessif. C'est une

38. M. PALLOTTINO, *op. cit.* (n. 29), p. 239.

39. J. VELAZA, « Iberisch *eban, teban* », *ZPE*, 104, 1994, p. 142-150.

40. J. UNTERMANN, *op. cit.*, p. 24-26, où *eban/teban* serait un verbe.

particule attributive qui renvoie au possesseur de l'objet en question, si l'on suit la proposition de J. Untermann dans les *MLH III*. Par le passé des linguistes comme A. Tovar ou L. Michelena ont pu proposer de lire *-mi-* comme une forme pronominale (« moi, je suis »). Ce dernier élément le rapproche de la valeur de la particule *mi* (au nominatif ; génitif : *mini*) identifiée comme pronom personnel de la première personne en étrusque⁴¹.

- *śalir* : monnaie. Ce terme se trouve presque exclusivement sur les monnaies d'argent et sur les plaques de plomb. Le cas le plus éloquent est celui des frappes monétaires. Ex 13 : Iltirda (Ilerda) A.6.01 : *ILTIRTAśALIR*, avec postposition. La traduction serait : « monnaie d'Ilerda ». Il s'agit du même nom de lieu que celui mentionné dans l'exemple 5.
- *seltar* : tombe, stèle. Dans le Pays Valencien, cette interprétation est très claire sur deux stèles : Cabanes et Sinarcas.

Ex 14 : Sinarcas F.14.1. ligne 2 : *nmiseltarbanmi*.

e. Bilan de ces données

Il faut convenir pour les langues qui nous occupent qu'elles ont une structure grammaticale indépendante de celle des autres langues indo-européennes. L'incertitude des catégories grammaticales auxquelles nous avons affaire permet uniquement de remarquer des phénomènes d'agglutination de suffixes.

Toutefois, les comparaisons que nous avons soulignées aboutissent aux remarques suivantes. Il existe pour l'étrusque comme pour l'ibère :

- une indistinction dans le mode d'articulation des occlusives, très nettement perceptible en ibère ;
- un type plutôt agglutinant, disposant d'un système de cas restreint et d'affixes qui peuvent s'agglutiner soit comme préfixes (*t-eban*), soit comme suffixes (*-sken*) ;
- des données très partielles sur le verbe et sur la syntaxe, notamment dues à la nature nominale des inscriptions.
- des données très partielles également dans le domaine du lexique et qui appartiennent au même champ sémantique, à cause de la nature des inscriptions et des contextes archéologiques auxquels elles sont liées.

Avec ces éléments, peut-on répondre à la question posée initialement ?

41. D.H. STEINBAUER, *op. cit.*, p. 91.

3. Peut-on penser à un substrat méditerranéen commun ?

Depuis longtemps, les chercheurs sur les origines des étrusques se divisent schématiquement en deux courants. Le premier considère l'étrusque comme « pré-indo-européen », le second comme « péri-indoeuropéen ».

a. À propos de la pré-indoeuropéanité

Les tenants de la pré-indoeuropéanité des Étrusques sont partisans de leur autochtonie.

En ibère, jusqu'à présent, aucun parallèle concluant n'a pu être proposé. Le plus souvent, on le rattache à la langue basque.

Cette dernière théorie est nommée vasco-ibérisme. Les recherches dans ce domaine ont été fructueuses tout au long du XX^e s. Tout d'abord utilisée de manière empirique, la comparaison entre le basque et l'ibère a longtemps divisé les chercheurs. La tendance actuelle est plus méthodique et très nuancée⁴². Par un temps, les propositions furent assez fantaisistes, notamment par le biais de « traductions » diverses. En effet, certains termes ibères se retrouvent dans le vocabulaire basque, ce qui a séduit quelques chercheurs. Citons l'exemple de Jorge Alonso Garcia⁴³ : dans son étonnant ouvrage, il propose des traductions terme à terme à l'aide du basque, sans tenir aucun compte de données ni historiques, ni phonologiques ni simplement grammaticales. Cet auteur a, par ailleurs, proposé de traduire l'étrusque par le basque (tout comme le minoen, l'égyptien, etc.).

Cependant, il est difficile d'affirmer que le basque soit une forme récente de l'ibère pour deux raisons : tout d'abord parce que la langue basque n'est attestée que depuis la fin du Moyen Âge, et comparer des formes linguistiques médiévales avec d'autres préromaines semble parfois hasardeux ; ensuite à cause de la très forte présence du latin et de son influence sur le basque dès la disparition de la langue ibère. Dans un article ancien, R. Lafon écrivait⁴⁴ :

Posemos, gracias a las inscripciones en caracteres ibéricos o griegos, y a los apellidos que figuran en las inscripciones latinas, o son citadas por autores griegos y latinos, aproximadamente un millar de palabras en esa lengua (ibérica). Una cuarentena de ellas se parecen a palabras vascas. Pero sólo cinco o seis podrían ser verdaderamente relacionadas...

L'orientation actuelle de la recherche est d'analyser l'ibère « par l'ibère ». Le fait est que les résultats se trouvent être parfois très proches des thèses lancées par les linguistes vasco-ibéristes⁴⁵. On se contentera donc de remarquer

42. J. GORROCHATÉGUI et J. A. LAKARRA, *op. cit.* et J. DE HOZ, *op. cit.*

43. J. ALONSO GARCIA, *Desciframiento de la lengua ibero-tartésica*, Barcelona, 1996.

44. R. LAFON, « Noms de lieux et noms de personnes basques et ibères : état actuel des problèmes », *Revue Internationale d'Onomastique* 17, 1965, p. 81-92, citation p. 81.

45. J. DE HOZ, *op. cit.*, p. 159, cherche à expliquer « par l'ibère » le suffixe *-sken*, et reconnaît (p. 166) qu'il aboutit à des conclusions proches de celles proposées avec les théories vasco-ibéristes.

par moment le curieux « air de famille » (J. Gorrachategui) qui subsiste entre basque et ibère.

Si, comme on l'a proposé, les deux langues qui nous occupent appartenaient à un même substrat méditerranéen, il remonterait à des époques très reculées, c'est-à-dire avant l'apparition des langues indo-européennes dans le bassin. On pourrait le situer vers 2000 avant notre ère, mais ces langues ont largement évolué entre ce moment théorique et les textes dont nous disposons⁴⁶. Dominique Briquel pense pour sa part à un groupe linguistique disparu. Il écrit :

Par là, l'étrusque – au même titre que le rétique et le lemnién – remonterait à un stade linguistique très ancien, celui de la zone méditerranéenne avant que se produise la formation du grec, du groupe linguistique italique, avant que des parlers de type indo-européen ne remplacent, presque partout, les langues plus anciennes. Il serait chronologiquement au stade de ces autres reliques que sont l'ibère (...) ou le basque (...). (...) Autant qu'on puisse en juger par ces maigres traces, la situation linguistique d'avant l'indo-européanisation était très variée, et il ne paraît pas possible de parler comme on l'a parfois fait d'une langue méditerranéenne pré-indo-européenne unique ni d'une famille définie.

b. À propos de la « péri-indoeuropéanité »

Ce terme a été forgé par G. Devoto : l'étrusque appartiendrait à une bande marginale de l'aire indo-européenne, caractérisée par langue aux phénomènes linguistiques mixtes (IE + non IE), et formant « une sorte d'indoeuropéen inorganique et approximatif » (M. Pallottino)⁴⁷, qui se distingue de l'indo-européen pur postulé dans la reconstruction théorique.

Rappelons-le, on ne dispose d'aucune racine étrusque pour établir un réseau étymologique au sein de cette langue⁴⁸.

Certaines pistes actuelles semblent vouloir rapprocher l'étrusque de l'indo-européen ancien, notamment dans le domaine de l'hittito-louvite⁴⁹.

D. Erwan Perrotin⁵⁰, quant à lui, voit une communauté linguistique complexe à date préhistorique entre le proto-étrusque et l'indo-européen, ce qui

46. Pour la préhistoire du domaine linguistique italique, voir H. RIX, « Latein und Sabellisch : Stammbaum und/oder Sprachbund ? », *Incontri Linguistici* 17, 1994, 13-29 et H. RIX, « Ausgliederung und Aufgliederung der italischen Sprachen », dans *Languages in Pre-historic Europe*, A. Bammesberger et T. Vennemann (éd.), Heidelberg, 2003, p. 147-172.

47. M. PALLOTTINO, *La langue étrusque : problèmes et perspectives*, Paris, 1978, p. 63.

48. K. WYLYN, *op. cit.*, p. 315.

49. Une théorie récente est développée par D.H. Steinbauer, *op. cit.*, p. 357-389. Elle annule l'hypothèse du substrat et l'auteur la juge (p. 389) « [u]nbezweifelbar ». Voir également R.S.P. BEEKES, « The Prehistory of the Lydians, the Origin of the Etruscans. Troy and Aeneas », *Bibliotheca Orientalis* 59, 2002, p. 205-241 et p. 441-442.

50. D.E. PERROTIN, *Paroles Étrusques : liens entre l'Étrusque et l'Indo-européen ancien*, Paris, 1999.

expliquerait à la fois la part de convergences et de dissemblance avec les autres langues du bassin méditerranéen.

En revanche, F. Bader, dans son article sur les structures agglutinantes comparées entre l'étrusque et les langues indo-européennes⁵¹, pense qu'on ne peut à proprement parler pas rattacher les données étrusques à des traits indo-européens clairement reconstruits.

Pour ma part, il me semble que si le terme de « peri-indoeuropéanité » a pu connaître une certaine vogue pour expliquer un phénomène complexe, il n'est à présent qu'une formulation désuète. Il semble, dans tous les cas, nécessaire d'admettre une phase antérieure non-indoeuropéenne pour fonder un mixage avec l'indo-européen. C'est l'étude même de cette phase que les recherches actuelles tentent de préciser.

c. Bilan

Que penser à partir des rapprochements de l'étrusque et de l'ibère qui viennent d'être présentés ?

J'ai cherché des éléments qui auraient pu indiquer un stade linguistique antérieur aux deux langues non indo-européennes du bassin méditerranéen et qui aurait pu être la phase de continuum linguistique entre les Étrusques et les Ibères.

Le peuple mystérieux des Ligures, mentionné plus haut dans le texte de Scyllax, est le seul à faire le lien entre les Ibères et les Étrusques, mais les détails de cette langue sont très mal connus. Des chercheurs ont pu prouver une communauté linguistique entre les Rhètes et les Étrusques⁵², mais il semble qu'on ne puisse pas en dire autant à l'ouest du Rhône.

À la lumière des données inventoriées, on ne peut pas dire qu'il puisse exister un substrat méditerranéen commun avéré. Les informations récoltées sont trop maigres pour être concluantes et ne suffisent pas pour associer les deux langues qui nous occupent dans une ascendance commune. Bon nombre de langues encore peu connues pourraient correspondre à ces données, en partie ou en totalité. Toutefois, l'étrusque présente des éléments qu'on aurait pensé pouvoir utiliser pour éclairer la situation linguistique de l'ibère, parce que ces deux langues étaient toutes deux fragmentaires. Ces rapprochements, à défaut de livrer la clef d'un substrat pré-indo-européen, nous permettent de voir un peu mieux des traits qui pourraient y appartenir.

51. F. BADER, « Comparaison typologique de l'étrusque et des langues indo-européennes : structures agglutinantes », dans *Studi Etruschi* 56, 1991, p. 155-175.

52. H. RIX, *Rätisch und Etruskisch*, Innsbruck, 1998.

Conclusion

Toutes ces remarques peuvent s'ancrer dans un débat actuel plus vaste qui questionnerait l'origine des peuples usant de ces langues non-indoeuropéennes⁵³.

Si les informations fournies ne sont pas concluantes du point de vue de l'étrusque, elles ont servi pour l'ibère à comparer assez méthodiquement les données de cette langue clairement non indo-européenne avec une autre. L'ensemble des faits proposés n'est cependant pas suffisant pour associer les deux langues dans une ascendance commune.

Il reste à étudier chaque système à part entière, en gardant en tête, que, comme nous le faisons ici, des spécialistes d'étrusque et d'ibère se côtoyaient dans les villes du littoral du golfe du Lion à la protohistoire et devaient certainement chercher à se comprendre !

Bibliographie sélective

- D. BRIQUEL, *Les Étrusques, le peuple de la différence*, Paris, 1993.
- J. DE HOZ, « El complejo sufijal -e(s)ken de la lengua ibérica », *Palaeohispanica*, 2, 2002, p. 159-168.
- M. PALLOTTINO, *La civilisation étrusque*, Paris, 1949.
- M. PALLOTTINO, *La langue étrusque : problèmes et perspectives*, Paris, 1978.
- A. QUINTANILLA, *Estudios de fonología ibérica*, Vitoria, 1998.
- H. RIX, *Schrift und Sprache*, dans M. CRISTOFANI (éd.), *Die Etrusker*, Stuttgart-Zürich, 1985.
- H. RIX, *Etruskische Texte, II : Texte. Editio Minor*, Tübingen, 1991.
- D.H. STEINBAUER, *Neues Handbuch des Etruskischen*, Sankt Katharinen, 1999.
- J. UNTERMANN, *Monumenta Linguarum Hispanicarum*, Band I, *Die Münzlegenden*, 1975, Band II, *Die Inschriften in iberischer Schrift aus Südfrankreich*, 1980, Band III, *Die iberischen Inschriften aus Spanien* 1990, Band IV : *Die tartessischen, keltiberischen und lusitanischen Inschriften*, 1997, Wiesbaden.
- J. UNTERMANN, « Algunas novedades sobre la lengua de los plomos ibéricos », dans F. VILLAR, M.-P. FERNANDEZ ALVAREZ, (éd.), *Actas del VIII Coloquio : Religión, lengua y cultura prerromana de Hispania (Salamanca 1999)*, Salamanca, 2001, p. 613-627.
- J. VELAZA, « Iberisch eban, teban », *ZPE*, 104, 1994, p. 142-150.
- J. VELAZA, « Ibérico -te », *Palaeohispanica*, 2, 2002, p. 271-275.
- K. WYLIN, *Il verbo etrusco. Ricerca morfosintattica delle forme usate in funzione verbale*, Roma, 2000.
- K. WYLIN, « Un morfema agentivo etrusco », *AGI*, 89, 2004, p. 111-127.

53. L'origine des Ibères, premiers habitants de la péninsule Ibérique ou migrants venus d'ailleurs (mais d'où ?), demeure encore une question ouverte et largement problématique.